

Steve Wright

À L'ASSAUT DU CIEL

Composition de classe et lutte de classe
dans le marxisme autonome italien

*Traduit de l'anglais
par le collectif SENONEVERO*



*Steve Wright travaille actuellement au Caulfield School of Information Technology
de l'Université Monash en Australie*

Titre original : *Storming Heaven*

Editeur original : Pluto Press, février 2002

ISBN originaux : 978-0-7453160-6-2 & 978-0-7453160-7-9

ISBN : 978-2-9516460-5-6

Editions SENONEVERO, novembre 2007

ARHIS, 8, rue Chateaudon, 13001 Marseille

<http://www.senonevero.net>

« [...] ces Parisiens, montant à l'assaut du ciel [...] »

Marx à Kugelmann, 12 avril 1871

« [Notre ligne] a trouvé sa vérification théorique et politique, tactique et stratégique dans la lutte des ouvriers de la FIAT – dans le projet renouvelé de la classe ouvrière de « monter à l'assaut du ciel ».

La Classe, août 1969

« Notre sabotage organise “l'assaut du ciel prolétarien”. Et à la fin ce maudit ciel ne sera plus là ! »

Antonio Negri, *Domination capitaliste
et Sabotage ouvrier*, septembre 1977

Sommaire

Introduction.	11
1. Dépasser les années 1950	15
2. Les <i>Quaderni Rossi</i> et l'enquête ouvrière.	39
3. <i>Classe Operaia</i>	67
4. Nouveaux sujets	89
5. Le Mai rampant	105
6. Potere Operaio	127
7. Negri et l'ouvrier social	145
8. Historiographie de l'ouvrier-masse	167
9. L'Effondrement de l'opéraïsme	187
Conclusion	211
Chronologie.	217
Bibliographie	261
Index	287

Introduction

LE TOURNANT du nouveau siècle a vu dans les pays occidentaux comme un renouveau de la gauche anti-étatique dans les pays occidentaux et au-delà, en tant qu'élément d'un plus large mouvement contre le capital global. Si, pour une bonne part, cette réapparition peut légitimement être revendiquée par diverses tendances anarchistes, le marxisme autonome a lui aussi rencontré dernièrement un intérêt renouvelé (Dyer-Witheford 1999). Étant donné que le noyau du marxisme autonome s'est développé à l'origine en Italie durant les années 1960 et les années 1970, le moment opportun est venu d'examiner son origine et son développement dans la lignée du marxisme italien connu populairement sous le nom d'*operaismo* (littéralement « ouvriérisme »*).

Vers la fin des années 1970, l'*opéraïsme* était devenu incontournable dans la vie intellectuelle et politique de la gauche italienne. Tandis que son impact était plus évident dans le domaine de l'historiographie du travail, les discussions au sujet du changement de nature de l'État et de la structure de classe, de la restructuration économique et des réponses appropriées à lui apporter – jusqu'aux discussions philosophiques sur le problème des besoins – étaient toutes marquées de l'empreinte caractéristique de l'*opéraïsme* (Pescarolo 1979). Son influence n'était pas non plus simplement confinée aux cercles en dehors du Parti communiste italien (PCI), comme l'atteste l'attention alors prêtée à son développement par des figures intellectuelles éminentes du parti – certains d'entre eux étant d'anciens adhérents – (D'Agostini 1978).

* NdT : Pour désigner ce courant marxiste italien, l'auteur emploie deux mots, l'un anglais, « workerism », l'autre italien, « operaismo ». Comme la différence des mots ne correspond dans tout le texte à aucune différence de sens, ils sont dans notre traduction rendus par un seul, « opéraïsme », qui est utilisé dans toutes les analyses du courant parues en français et n'a pas les connotations syndicaliste et usiniste de l'équivalent littéral de « workerism », c'est-à-dire « ouvriérisme ».

Néanmoins, le poids de l'opéraïsme demeura très important dans le monde tumultueux de la politique révolutionnaire italienne, surtout parmi les groupes de l'Autonomia Operaia (Autonomie Ouvrière). Alors que les trois principales formations politiques à gauche du PCI entraient en crise après leur décevante prestation aux élections nationales de 1976, l'Autonomie se mit à gagner une audience grandissante dans ce qui était à ce moment-là l'extrême gauche la plus importante à l'Ouest. Quand un nouveau mouvement émergea dans et autour des universités italiennes l'année suivante, les autonomes devaient être la seule force organisée acceptée en son sein. Avec leur ascension, la politique opéraïste, marginalisée au niveau national durant la moitié d'une décennie, revenait en force.

Curieusement, ces développements éveillèrent alors peu d'intérêt dans la gauche d'expression anglaise. Tandis que la montée de l'eurocommunisme dans les années 1970 plaçait la politique italienne sur le devant de la scène, encourageant la traduction de textes communistes et de certaines de leurs critiques marxistes locales, les efforts de la gauche opéraïste furent passés sous silence. À ce stade, peu de textes opéraïstes avaient été traduits, et ce qui était disponible – concernant pour la plus grande part la phase « classique » de l'opéraïsme dans les années 1960 – donnait un point de vue légèrement dépassé sur son développement. On ne peut donc s'étonner, lorsqu'on faisait parfois référence en anglais à l'opéraïsme, qu'il se soit agi le plus souvent d'une caricature de la tendance italienne.

Malgré cela, les perspectives de l'opéraïsme parvinrent à toucher quelques fractions de la gauche britannique et nord-américaine. Les partisans des « salaires pour les travaux domestiques », dont les idées controversées lancèrent un débat animé parmi les féministes (Malos 1980), tirèrent beaucoup de leurs arguments des écrits de l'opéraïste-féministe Maria Rosa Dalla Costa. Dans une veine pareillement iconoclaste, les rédacteurs masculins de *Zerowork* entreprirent une réinterprétation des luttes que menait alors la classe ouvrière aux USA et à l'étranger d'un point de vue radicalement différent de celui des autres marxistes d'expression anglaise (*Midnight Notes* 1990). Pourtant même ces tentatives, bien que valables en soi, devaient différer notablement par certaines nuances de celles des analyses italiennes et ne pouvaient jeter qu'un éclairage limité sur l'opéraïsme tel qu'il s'était développé en son lieu d'origine.

Ironiquement, il faudra l'incarcération dramatique en 1979 de la plupart des principaux intellectuels de l'Autonomie pour que l'opéraïsme attire finalement quelque attention de la gauche d'expression anglaise. De nouveau, hélas, l'image du mouvement était déformée, car elle était centrée presque exclusivement sur les idées d'un seul individu. Certes, comme Antonio Negri était le plus intellectuellement distingué des gens arrêtés et l'idéologue principal d'une aile importante de l'Autonomie, ses idées étaient d'importance considérable. Lorsque l'opéraïsme fut filtré par des théoriciens français tels que Deleuze et Guattari, comme c'est

devenu à la mode en certains cercles, le *mélange* résultant [en français dans le texte – NdT] – s’il ne trahit pas le développement de la pensée de Negri lui-même – ne sert cependant qu’à obscurcir les désaccords souvent fondamentaux qui existaient entre différentes tendances à l’intérieur de l’opéraïsme et de l’Autonomie. Avec la parution d’anthologies telles que *Radical Thought in Italy* [« La Pensée radicale en Italie » – NdT] (Virno et Hardt 1996), à côté d’utiles mais brefs textes d’introduction (Moulier 1989 ; Cleaver 2000), on a un peu remédié au manque de traductions durant les deux dernières décennies. Pourtant, pour les lecteurs de langue anglaise, l’identification de la théorie opéraïste et autonome avec Negri et ses plus proches associés demeure courante.

Qu’est-ce donc que l’ouvriérisme (en italien *operaismo*) ? Dans le lexique marxiste, c’est une étiquette qui a toujours eu des connotations péjoratives, évoquant les gens obsédés par les ouvriers industriels à l’exclusion de toutes les autres forces sociales. Une si large définition aurait pu cependant être appliquée de façon tout aussi justifiée à beaucoup d’autres courants de la génération politique de 1968, et ne permet en rien d’indiquer les propriétés spécifiques de l’opéraïsme. Ses origines se situent plutôt au début des années 1960, quand des jeunes dissidents du PCI et du Parti socialiste essayèrent pour la première fois d’appliquer la critique de l’économie politique de Marx à l’Italie en train d’accéder rapidement à la maturité industrielle. Ils y étaient poussés non par un souci philologique de faire une lecture plus correcte de Marx, mais par le désir politique de dégager les rapports de pouvoir fondamentaux de la société de classes moderne. Ce faisant, ils cherchèrent à confronter le *Capital* avec « l’étude *réelle* de l’usine *réelle* », afin de comprendre plus clairement les nouveaux cas d’action ouvrière indépendante que la « Question du Nord » posée dans le développement économique d’après-guerre avait produits (De Martinis et Piazzi 1980 : v). Dans les termes de Harry Cleaver, une telle lecture politique « structure consciemment et unilatéralement son approche pour déterminer la signification et la pertinence de chaque concept par rapport au développement immédiat de la lutte ouvrière (...) écartant toute interprétation détachée et théorisation abstraite afin de saisir les concepts seulement dans cette totalité concrète de lutte dont ils indiquent les déterminations. (Cleaver 2000 : 30) » L’aspect le plus particulier de l’opéraïsme italien dans son évolution durant les deux décennies suivantes devait être l’importance accordée au rapport entre la structure matérielle de la classe ouvrière et son comportement comme sujet autonome face aux dictats tant du mouvement ouvrier organisé que du capital. Ce rapport, l’opéraïsme devait le désigner comme la connexion entre la composition technique et la composition politique de la classe. « Lentement, avec difficulté », avait proclamé Mario Tronti en 1966, « et en vérité sans beaucoup de succès, le camp marxiste a acquis l’idée d’une histoire interne du capital, nécessitant l’analyse spécifique des diverses déterminations du capital au cours de son développement. Cela a conduit logiquement à la fin du matérialisme historique et de sa vieille

Weltgeschichte [philosophie de l'histoire – NdT], mais est toujours loin de supposer, comme programme de travail et principe méthodologique dans la recherche, l'idée d'une histoire interne de la classe ouvrière. » (Tronti 1971 :149)

Ce livre retrace le développement du courant central de l'opéraïsme, qui est passé par l'expérience du groupe révolutionnaire Potere Operaio (Pouvoir Ouvrier). Il s'agit ainsi d'évaluer l'efficacité de la catégorie la plus distinctive de cette tendance – la composition de classe – dans l'analyse des nouvelles formes de mobilisation politique apparues pendant et après le « miracle » économique italien d'après-guerre. Qu'il ait eu raison ou tort, l'opéraïsme s'est cru engagé dans un assaut du ciel de la domination de classe. Dans sa perspective, le seul point de départ valide pour toute théorie se voulant révolutionnaire était l'analyse du comportement de la classe ouvrière dans les secteurs les plus avancés de l'économie. Plus que toute autre chose, c'est cette recherche des « lois politiques du mouvement » de la marchandise force de travail qui devait distinguer l'opéraïsme du reste de la gauche italienne des années 1960 et 1970.

Au mieux, le discours sur la composition de classe essaierait d'expliquer le comportement de classe en termes longtemps submergés dans le marxisme, à commencer par cette lutte contre la double tyrannie de la rationalité économique et de la division du travail. Au pire, l'opéraïsme substituerait sa propre philosophie de l'histoire à celle des épigones de Marx, abandonnant ainsi la confrontation avec l'expérience ouvrière dans toute sa réalité contradictoire pour dégager une classe mythique dans son autonomie. D'abord inextricablement liés, ces moments rationnel et irrationnel de son discours s'étaient dans les années 1970 scindés en des tendances tout à fait distinctes, sous la pression des nécessités pratiques. À la fin de cette décennie, l'opéraïsme s'était effondré dans la confusion, à la façon de l'audacieux projet des constructeurs de la tour de Babel. Et bien que l'entreprise se soit mal terminée, son grandiose et misérable effondrement fournit des enseignements importants aux gens qui cherchent toujours un monde sans patrons.

Une vingtaine d'années après 1968, Paul Ginsborg (1990), Robert Lumley (1990) et d'autres devaient fournir de fines analyses du conflit social italien des années 1960 et 1970, tout autant que des mouvements et perspectives qui lui sont liés. Mais jusqu'à maintenant, seul un livre a traité de l'opéraïsme comme un courant distinct dans la culture radicale italienne d'après-guerre (Berardi 1998). Comme son auteur, je crois que, de tous les éléments spécifiques à l'opéraïsme, ceux concernant sa thématique de la composition de classe restent les plus novateurs et importants. Notant que pour l'opéraïsme ce concept de composition de classe avait fini par jouer le rôle que joue dans la pensée communiste italienne celui d'*hégémonie*, Sergio Bologna (1977d : 61) devait néanmoins avertir qu'il est « ambigu. C'est un passe qui ouvre toutes les portes. » Découvrir comment cet outil a été forgé et évaluer jusqu'à quel point il pourrait encore être utile est le but de ce livre.